

CHRONIQUE

Il n'y a pas disette dans le "monde" des sujets d'articles et d'études. Cependant il y a encore des douzaines de journaux et de revues qui, dans chacune de leur édition, consacrent de longs espaces à la question de la réforme de l'orthographe française.

Ce sujet a très souvent passionné les esprits.

Dès le commencement du XVII^e siècle, nous dit M. Alfred Barbou, Mairgot déclarait la guerre aux partisans de l'écriture savante et publiait un *Treizième de la grammaire française*. Ce chef d'école fut approuvé par Ronsard, par Du Bellay ; il eut de nombreux partisans, les *Meigrellistes*.

Un peu plus tard Ramus (Pierre La Ramée) entreprit le même combat, mais trouva un redoutable adversaire en la personne du célèbre Etienne Pasquier.

Le prédicateur André Ducroquet (*Croquetins*), — on sait que les savants latinisaient leurs noms à cette époque, — rompit un nombre incalculable de porto-plumes en faveur de "la véritable orthographe française".

Au siècle suivant les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet se jetèrent dans la mêlée.

Somaize, leur chroniqueur, a raconté la séance où quatre de ces bas-bleus décidèrent "que l'on diminuerait tous les mots et que l'on en osterait toutes les lettres superflues".

En quelques heures nombre de mots furent en effet remaniés et, chose curieuse, un grand nombre de corrections passèrent dans l'usage.

Ainsi s'opéra une réforme que des savants de premier ordre n'avaient pu réaliser en cinquante ans de luttes.

Duclos avait donc raison, en ce temps, de dire que l'on devait compter beaucoup sur l'appui des femmes : "L'orthographe des dames, écrivait-il, que les pédants trouvent ridicule, est plus raisonnable que la leur."

En ce XIX^e siècle la campagne a été reprise maintes fois, mais elle prêta souvent à rire.

Vers 1830, M. Marie fit scandale par son *appel à la France* et par la publication d'une lettre d'Andrieux, membre de l'Académie Française, qu'il avait transcrite en *fonétique*.

Il fut dépassé par un certain E. Raoux, professeur à l'Académie de Lausanne, qui donna en 1865 quelques échantillons de son orthographe rationnelle.

Citons-en un : "Le jeune : intellijanse son gome de bouton de fleur que l'on oré plongé dans le boulant."

Cette façon de nous traduire en suisse n'obtint aucun succès. On ne savait pas alors la géographie et on prit en France cette langue-là pour la langue négro.

M. Pavot et d'autres chercheurs et curieux ont résumé dans l'*Intermédiaire* l'histoire anecdotique des efforts tentés par les apôtres de l'écriture semblable à l'émission du son. D'autres les nomment des ânes.

Rudes, en effet, sont les partisans de l'ancien régime ; tel M. de Neyremand qui se demande, si l'on écrit comme on parle, quelle cacophonie régnera.

En effet, les habitants des provinces de France n'ont pas une même prononciation ; à Marseille on s'exprime de cette façon, et en Auvergne on s'exprime ainsi ; là on mange de la *choupeu* et ici de la *chouppu*.

En outre, si l'on supprime l'orthographe étymologique, comment distinguera-t-on ver, verre, vers, vair ; ou bien sot, sceau, seau, saut, si l'on écrit invariablement ver et so ?

Aurons-nous aussi des comptes rendus de ce genre. *Le jour de la cin Paul, au cin de son conseil, le maire de Cin cin de son écharpe a fé voté cin francs pour les porr.*

La question cependant offre un côté sérieux.

"Les complications qui rendent notre orthographe difficile, écrivait en 1889 un docte rédacteur des *Débats*, sont une cause d'inégalité sociale qui blesse les inférieurs sans profit pour les supérieurs. Nos mœurs, loin

d'avoir suivi le mouvement vers l'égalité qui entraîne notre politique, semblent au contraire s'être aristocratisées sur certains points par compensation. Nous ne pardonnons pas une faute d'orthographe, et les gens sur qui tombent nos railleries à ce sujet en ressentent beaucoup d'humiliation. N'y a-t-il pourtant pas assez d'inégalités inévitables sans ajouter gratuitement celle-là ?"

C'est souffler, croyez-le, dans des flûtes.

Le grand maître de l'Université de France a beau connaître le prix de l'orthographe du cœur, il n'aboutira à rien, malgré les appuis du féminisme.

A Rome, dans la Rome antique, semblable tentative fut faite pour simplifier l'orthographe de la langue latine ; et, l'histoire l'affirme, l'empereur Auguste, lui-même, marcha à la tête de la ligue.

Il en advint que le latin peu à peu se transforma en latin de cuisine, et c'est ainsi que nous aurions, si on laissait faire, le français des cuisines, dit M. Barbou, comme si ce n'était pas assez d'un pompier dans leur office !

Nos philologues les plus hardis n'osent même pas toucher au participe passé, le casse-tête inutile des écoliers.

Ils veulent l'accord à cause de la douceur des rimes féminines aux fins de vers :

Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées.

Cela vaudra mieux toujours pour l'oreille, que

Toutes les dignités que tu m'as demandé,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordé.

Nous en sommes tous tremblants ; toutefois, ne semblerait-il pas très simple de commencer simplement par cette réforme :

"L'accord des participes passés est facultatif."

Du coup on aurait fait quelque chose, mais nos lettrés de mandarins n'entendront jamais de cette oreille.

KODAK.

L'EXPLICATION

Le prohibitionniste (américain). — A chaque élection mon parti prend de plus en plus de votes.

L'autre. — C'est vrai, mais vous ne pouvez pas dire combien de ces votes sont donnés par des prohibitionnistes. Quand un homme devient dégoûté de son parti et qu'il ne veut pas s'abstenir de voter — ce

qui le dénoncerait — ni voter pour l'autre parti, il prend quelques coups, vote pour le ticket prohibitionniste et reprend quelques autres coups.

TRAVAILLANT

Le cabaleur. — Ces hypnotistes ne valent pas chipette ?

Le partisan. — ???

Le cabaleur. — Ils ne contrôlent qu'une personne à la fois.

UN DOUTE

Mme Brown. — L'instruction est une grande chose.

Mme Smith. — Je ne sais pas trop. J'ai étudié le français pendant deux ans et mon mari m'a refusé d'aller à l'Exposition de Paris.

UNE DÉCEPTION

Tom. — Ma femme enragée depuis ce matin. Hier, elle m'a acheté une cravate et...

Fred. — Tu n'en as pas voulu ?

Tom. — Au contraire je l'ai mise de suite. Or elle s'attendait à me la voir refuser et à s'en servir elle-même.

LE PLUS GRAND DÉSAGRÈMENT

Mme Latulippe. — Quel a été votre plus grand désagrément quand vous avez quitté la ville pour aller demeurer à la campagne ?

Mme Luflemme. — Ça été d'avoir si long à marcher pour aller emprunter quelque chose chez le voisin.

TIT FOR TAT

Le client. — La différence entre un laitier et une vache c'est que celle-ci donne du lait pur.

Le laitier. — Il y a une autre différence : la vache ne fait pas crédit.

CURIOSITÉ SATISFAITE



I
Mathurin. — Hé ! la mère, peut-on savoir ce qu'il y a dans votre sac ?



II
La mère. — Certainement.